

Introduction : le genre, constructions spatiales et culturelles

Francine Barthe-Deloizy et Claire Hancock



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/gc/10926>
DOI : 10.4000/gc.10926
ISSN : 2267-6759

Éditeur

L'Harmattan

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2005
Pagination : 3-9
ISBN : 2-7475-9696-6
ISSN : 1165-0354

Référence électronique

Francine Barthe-Deloizy et Claire Hancock, « Introduction : le genre, constructions spatiales et culturelles », *Géographie et cultures* [En ligne], 54 | 2005, mis en ligne le 29 mars 2020, consulté le 15 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/gc/10926> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/gc.10926>

Introduction : le genre, constructions spatiales et culturelles

Francine Barthe-Deloizy et Claire Hancock

Nous remercions en particulier Marianne Blidon pour l'importance de ses contributions. Merci aussi à Jean-François Staszak d'avoir porté l'indispensable regard masculin sur ces quelques pages...

- 1 Ce numéro spécial de *Géographie et cultures* se propose de croiser, à travers quelques articles, les problématiques de la géographie culturelle avec la question du genre. Si d'autres sciences sociales ont depuis quelques années largement exploré ce thème, il semblerait que les géographes français soient restés quelque peu en retrait alors que leurs collègues anglophones explorent ce champ depuis plusieurs décennies déjà. Une acclimatation de la géographie du genre en France est-elle possible ? Ce numéro invite à découvrir quelques pistes en ce sens.
- 2 Rappelons que la notion de « genre » renvoie au rôle des rapports entre les hommes et les femmes dans la construction de l'espace social. Le mot est utilisé pour insister sur la dimension sociale des rapports hommes femmes et distinguer celle-ci de la dimension biologique qui est désignée par le mot sexe (Lévy, Lussault, 2003). Ainsi, le genre constitue une catégorie sociale fondamentale liée à des dynamiques sociospatiales.
- 3 C'est en 1972 que la sociologue féministe américaine Anne Oakley « invente » le mot *gender*. Pour elle le genre, à la différence du sexe, constitue l'aboutissement d'une construction culturelle et non une donnée naturelle. Ce questionnement ouvre une brèche dans l'étude des sciences humaines et sociales. Il permet de repenser le lien entre sexe et genre, ce qu'atteste ensuite la fulgurante ascension des *gay, lesbian, bi- and trans gender studies*. On postule que chaque individu, en réponse à son sexe, est soumis à des conditionnements sociaux le guidant vers une construction sexuée de son identité liée aux attentes de ses référents culturels. Le genre est donc un construit social qui s'oppose à une « nature » d'essence masculine ou féminine, il est à la fois un processus

lié à des rapports de sexe et en même temps une identité évolutive caractérisant chacun des sexes l'un par rapport à l'autre.

- 4 En France, c'est sous la plume d'historiennes que le concept apparaît discrètement dans les années 1980. À la fin des années 1990, seule une douzaine d'universités offrent des cours sur le genre. Si les publications sur le genre se multiplient aujourd'hui (Welzer-Lang, Guionnet et Neveu...), la géographie a longtemps abandonné la question de la spatialité des rapports sociaux de genre à d'autres disciplines comme l'anthropologie, la sociologie ou l'histoire. Nous partons ici du point de vue que la question du genre est pertinente pour la géographie, hypothèse qu'on ne saurait présenter comme nouvelle au vu de la richesse des contributions anglophones sur le thème. Il s'agit pour les géographes français de s'en ressaisir, suivant en cela des chercheurs d'horizons différents qui ont tous souligné à juste titre l'importance de l'espace comme des territoires dans les rapports sociaux de genre (Membrado et Rieu, 2000, Dénèfle, 2004, Bard, 2004, par exemple).
- 5 On assiste depuis quelques années à une montée en puissance de cette thématique en géographie, avec des thèses¹ et travaux s'en revendiquant explicitement, des publications de synthèse (le numéro 2002-3 d'*Espaces, populations, société* dirigé par D. Creton), puis, en mars 2004, un colloque intitulé : « Genre, territoire, développement : quels regards géographiques ? » organisé à l'ENS-LSH de Lyon, dont certains des textes publiés dans ce numéro sont issus. Ce colloque fut l'occasion d'une prise de conscience de la diversité des approches pouvant être adoptées autour de la question du genre, depuis les recherches dont elle ne constituait pas la problématique centrale mais où elle émerge comme variable significative, jusqu'à celles qui se concentrent sur la construction sociale et culturelle des genres. C'est naturellement à ces dernières que la présente publication fait la part belle. Nous voudrions ici proposer quelques éléments de réflexion susceptibles de poser les bases d'un débat théorique autour du genre et de ce qu'il s'agit d'en faire en géographie culturelle.
- 6 Parmi les points qu'il convient de clarifier de prime abord, il faut sans doute commencer par réfuter l'idée, assez généralement répandue, selon laquelle une géographie sensible aux questions de genre serait une géographie « des femmes », pratiquée par des femmes, à destination du seul public féminin. Il est vrai qu'en France comme ailleurs, c'est d'abord par la question du rôle social spécifique, souvent dévalorisé, attribué aux femmes, que la variable genre a fait irruption en géographie. Nombre d'études géographiques classiques, par exemple de géographie rurale ou du développement, ont souligné les fonctions et attributions particulières de la population féminine, les discriminations dont elle peut faire l'objet sur de nombreux plans qui affectent ses « compétences spatiales », ses droits de propriété, son contrôle sur sa reproduction, etc. Il n'en paraît pas moins essentiel de dissocier la question du genre de celle du développement, non qu'elle n'en représente pas un aspect crucial, mais parce qu'elle va bien au delà.
- 7 Malgré le caractère évident du genre comme variable, le travail pionnier de certain(e)s (par exemple J. Coutras) n'a pas reçu toute la considération qu'il méritait, parce qu'il a été perçu par la communauté géographique comme anecdotique, limitée, voire corporatiste, en vertu de l'idée qu'un propos n'a de portée vraiment universelle et de valeur scientifique que lorsqu'il traite de toute la population. Cette idée trouve ses limites du fait que beaucoup de travaux prétendant traiter de « toute » la population occultent en fait totalement sa partie féminine, et confondent universel et masculin :

ainsi d'une géographie économique ne prenant en compte que le travail salarié extérieur au domicile, ce qui tend à occulter le travail domestique, non rémunéré, accompli en grande majorité par des femmes, mais dont l'accomplissement n'est pas moins nécessaire au fonctionnement d'une société.

- 8 Souligner de tels « points aveugles » de la science géographique expose à un deuxième type de réfutation, sous forme d'accusation : il faudrait être « féministe », pas moins, pour prétendre contester sur ces bases une tradition bien établie de la discipline (Louargant, 2003). Cette appellation de « féministe », repoussée avec énergie par beaucoup de Françaises, est loin de faire frémir nos collègues britanniques ou nord-américaines, qui ne craignent pas l'étiquette (Chivallon, 2000 ; voir également le compte-rendu de L. Dupont à la fin de ce numéro) : il serait utile d'entreprendre un travail visant à déterminer comment elle est devenue un tel stigmate dans le discours français. Mais cela ne doit pas détourner du principal problème, qui est le biais « masculiniste » d'une large part de la discipline géographique, pratiquée en majorité par des hommes, centrée sur des thématiques les concernant, et associée à des modes de pensée et de travail eux-mêmes conventionnellement connotés comme « masculins » (Hancock, 2004a).
- 9 Il semble toujours nécessaire, dans le contexte français, d'explicitier le fait que les situations féminines ne doivent pas être conçues comme des déviations ou exceptions par rapport à une norme implicitement masculine, mais comme celles d'un groupe « minoritaire » au sens non numérique mais politique et culturel du terme. En ce sens elles s'inscrivent dans un contexte général d'invisibilité, dans les discours de sciences sociales souvent dominées par des hommes blancs et hétérosexuels de la classe moyenne, de toutes les « minorités » n'appartenant pas à ce groupe. On se heurte là à « l'universalisme » à la française, réticent à admettre l'existence dans la société de groupes spécifiques différant d'un modèle unique du citoyen dont on refuse de voir à quel point il est réducteur. S'il est maintenant communément admis qu'on ne puisse généraliser des constats effectués du point de vue d'un observateur d'une position sociale relativement privilégiée, parce qu'on sait quelles différences peut introduire une appartenance sociale plus modeste, le genre n'a pas encore acquis dans le raisonnement la même dignité que la classe sociale.
- 10 Dans les travaux de géographes de langue anglaise, il est admis que travailler sur « les femmes » ne doit pas être en soi un objectif, mais qu'il convient d'inscrire toute recherche de cet ordre dans une réflexion globale sur les structures sociales et culturelles dans lesquelles la différence entre hommes et femmes est construite (Hancock, 2002). Il n'est pas inutile de rappeler à ce propos que le féminin et le masculin forment système, comme le souligne E. Goffmann dans *L'arrangement des sexes* (1977). En ce sens, il convient d'interroger les construits culturels que sont « la féminité », « la place des femmes », « le rôle des femmes » mais tout autant « la masculinité », « la place des hommes » ou « le rôle des hommes ». Ainsi, si la question de l'homosexualité a toute sa place dans les interrogations liées au genre, ce n'est pas en tant que pratique sexuelle, mais en tant qu'elle remet en question les rôles genrés traditionnels. Dans certains cas, les structures d'oppression et de domination sont patentes, qu'il s'agisse d'homophobie ou de misogynie, mais dans d'autres, elles se présentent sous des formes plus subtiles ou insidieuses ; surtout, les travaux récents ont conduit à montrer que les hommes, même si leur position économique est globalement privilégiée, subissent également des pressions socioculturelles tendant à

leur faire adopter certains schémas de masculinité. Il n'est pas anodin que S. Faludi, la journaliste qui produisit le célèbre *Backlash* au début des années 1990 pour dénoncer le « retour de bâton » que les avancées féministes avaient subi aux États-Unis au cours de la décennie 80, se soit dans un ouvrage plus récent, et non moins documenté, *Stiffed*, penchée sur les manifestations de la « crise » de la masculinité dans ce même pays : pour elle, ce sont deux versants d'une même réaction de crispation sur des préjugés traditionnels, dont les hommes sont victimes tout autant que les femmes. Interroger le genre consiste donc à interroger les constructions du masculin, ses déclinaisons homo- et hétérosexuelles, tout autant que mettre en cause des constructions du féminin par lesquelles les femmes peuvent se sentir lésées.

- 11 Pour prendre quelques exemples significatifs de cette interrogation, on pourra se demander si la prise en compte, dans les politiques urbaines, de revendications particulièrement émises par les femmes, ne conduit pas à réitérer et ré-affirmer certaines de leurs caractéristiques considérées comme données : installer des espaces pour changer les enfants dans les toilettes publiques pour femmes répond sans nul doute à une attente et à une demande ; mais c'est aussi réaffirmer la responsabilité première des femmes dans la prise en charge des enfants et en exonérer les pères. Pour ne pas quitter ces « lieux » qui sont d'excellents révélateurs de la façon dont on conçoit les rôles sexués (ne serait-ce que parce qu'ils sont parmi les seuls espaces publics ouvertement ségrégués selon les sexes²), on peut avec P. Frémeaux s'indigner de l'égalitarisme de façade qui fait que les femmes attendent toujours plus aux toilettes que les hommes (Frémeaux, n.d.).
- 12 S'il est évident que les identités et les pratiques spatiales se constituent en fonction de multiples variables, dont l'appartenance sociale, ethnique ou l'âge, entre autres, l'existence de tels « lieux » qui renvoient à une division binaire de populations hétérogènes par ailleurs inscrit dans l'espace l'importance de la variable genre. Si, dans la plupart des pays occidentaux, ils constituent le dernier bastion de la spatialisation de la différence sexuée, ce n'est nullement le cas dans nombre de pays qui ségrégent transports en commun et espaces publics ou en restreignent l'accès pour les femmes (voir par exemple Hancock, 2004b).
- 13 Les articles de ce numéro militent en faveur d'une conception du genre comme construction culturelle. Le choix des auteurs, hommes ou femmes, s'est réalisé en fonction de leur interrogation sur la spatialité des constructions de genre dans différents contextes culturels. On verra que cette construction peut s'opérer par le biais d'espaces qui peuvent devenir autant de territoires genrés (articles d'E. Jaurand, de R. Borghi et F. El Amraoui, d'Y. Raibaud), par le biais de discours culturellement dominants (articles de J.-F. Staszak et de G. Gillot), ou encore par des procédés de mise en scène de soi (articles de D. Zeneidi-Henry et de L. McDowell). On peut penser ces processus de construction comme oscillant entre deux pôles de conformité ou de résistance à des normes culturellement entérinées. Entre ces deux pôles, s'inscrit une multiplicité d'expériences individuelles de ce qu'est être un homme ou être une femme en différents lieux et dans différents contextes ; de nombreuses autres variables comme l'âge, le niveau d'éducation, l'appartenance à un groupe plus ou moins aisé, intervenant pour permettre, à des degrés divers, de manipuler et tourner les injonctions sociales³. Il convient sans doute de ne pas supposer a priori les constructions moins figées et les injonctions moins fortes, dans nos sociétés occidentales que dans les sociétés de pays du Sud : on ne condamne certes plus à mort les homosexuels ou les femmes adultères

« au Nord », mais la moindre brutalité de la sanction sociale ne suppose pas la totale liberté et l'affranchissement par rapport à des modèles convenus. Ainsi, dans la meilleure tradition de la géographie culturelle, il ne s'agit pas de porter un regard inquisiteur exclusivement sur l'ailleurs et ses pratiques exotiques, mais de défamiliariser notre quotidien et de le soumettre aux mêmes interrogations.

- 14 Il est question ici, d'analyser certains vecteurs de la propagation de normes concernant féminité et masculinité et les rôles dans les couples : Jean-François Staszak s'est penché sur des best-sellers diffusés mondialement et qui prodiguent conseils et idées reçues sur les comportements des hommes et des femmes dans le cadre de relations amoureuses. L'originalité du propos réside dans le fait que les deux plus grands best-sellers des années 1990 lient la question du genre à des processus géographiques. Ainsi, la géographie contre toute attente expliquerait les problèmes de couple !
- 15 Gaëlle Gillot nous fait découvrir un autre versant des rapports de couples. C'est au travers de parcours des espaces interstitiels de la ville du Caire, qu'elle nous explique les logiques spatiales des intrigues amoureuses qui se nouent en certains endroits. Ces stratégies d'arrangement avec les normes répondent aux normes d'une culture islamique contraignante. Yves Raibaud s'est intéressé aux lieux de musique rock, techno et rap en Aquitaine. Il nous montre à travers des exemples concrets comment se jouent les rapports de mixité entre adolescent(e)s, quelle place occupe l'échec scolaire et la violence masculine ou comment se construisent les identités masculines ou féminines dans les écoles de musiques amplifiées.
- 16 Une autre série d'articles interroge les espaces de résistance à la constitution d'identités genrées normées. Emmanuel Jaurand nous invite sur les plages gays, hauts lieux d'homo-sensualité et de pratiques sexuelles. La plage, traditionnellement considérée comme « un territoire agréable pour les femmes et les enfants et pénible pour les maris » lorsqu'elle est appropriée par cette « tribu mauvais genre » se transforme en territoire identitaire et communautaire. À travers un parcours qui nous conduit des plages azuréennes aux hauts lieux balnéaires du monde entier, l'auteur nous montre avec pertinence comment un antimonde monosexué illustre à sa manière la question du genre.
- 17 Djemila Zeneidi-Henry a choisi d'analyser d'autres pratiques spatiales et corporelles marginales. C'est avec la sous-culture punk qu'elle nous invite à réfléchir sur ce qu'elle nomme « la comédie du genre ». Dans les squats, les festivals et les concerts, ses enquêtes dévoilent comment les punks procèdent au brouillage des identités sexuées. Dès lors, le corps devient l'outil de la manifestation outrancière des stéréotypes féminins comme masculins. Mais tout l'intérêt de cet article tient au fait que cette production de signaux de genre est en fait contradictoire. Tout cet arsenal corporel, mis en scène dans ces lieux relève de la dérision. Ce qui est à l'œuvre ici est bien la remise en cause des rôles stéréotypés du féminin et du masculin.
- 18 Les connexions entre identités et territoires et les contradictions entre inégalités économiques et les constructions sociales sont éclairées par deux articles. Celui de L. Mac Dowell s'intéresse aux espaces de la masculinité alors que celui des deux auteures R. Borghi et F. El Amraoui concerne le réveil des femmes dans un village du Nord-est marocain. À travers l'étude des espaces de la masculinité, L. Mac Dowell montre bien comment la crise économique a frappé l'un des piliers de l'identité masculine traditionnelle, le travail salarié stable permettant de subvenir aux besoins d'une famille. Son article dans ce numéro analyse les nouvelles versions de la masculinité que

produit un monde du travail dominé par le secteur des services et de plus en plus polarisé économiquement, et retrace en outre les évolutions récentes des interrogations sur le genre dans la recherche géographique anglophone.

- 19 Ailleurs, au Maroc, le regard croisé de deux chercheuses étrangères, l'une italienne, l'autre marocaine, nous livre des éléments du vécu des femmes dans un village du Haut Atlas. Ici, c'est la question du développement dans le cadre d'un espace rural traditionnel qui pose la question de la place des femmes, traditionnellement assignées à résidence au sein de l'espace domestique, dans l'espace public. La structure mise en place par une association remet en cause cet ordre. Les deux auteures nous montrent comment à partir de projets et d'activités, l'espace public est réapproprié par les femmes.
- 20 Ces articles de collègues étrangères qui clôturent le numéro rappellent utilement qu'il n'y a sans doute pas une façon spécifiquement « française » de faire la géographie du genre, nos préoccupations et nos méthodes se rejoignant au mépris des frontières linguistiques. Finalement, ici comme ailleurs, le croisement des approches culturelles en géographie et des questions de genre paraît particulièrement fertile, et les comptes rendus qui suivent ces articles sont autant d'invitations à pousser plus avant la réflexion sur ce croisement.

BIBLIOGRAPHIE

- BARD, C., (dir.), 2004, *Le genre des territoires, féminin, masculin, neutre*, Angers, Presses de l'université d'Angers.
- CHIVALLON, C., 2001, « Les géographies féministes, un plaidoyer convaincant pour la constitution de connaissances 'situées' », dans J.-F. Staszak, *et al*, *Géographies anglo-saxonnes, tendances contemporaines*, Paris, Belin, coll. Mappemonde, p. 57-94.
- COUTRAS, J., 1996, *Crise urbaine et espaces sexués*, Paris, A. Colin.
- COUTRAS, J., 2003, *Les peurs urbaines et l'autre sexe*, Paris, L'Harmattan.
- DENÈFLE, S. (dir.), 2004, *Femmes et villes*, Tours, Presses universitaires François Rabelais.
- CRETON, D. (dir.), 2002, *Espace, populations, sociétés*, 2002-3, numéro special « Questions de genre ».
- FALUDI, S., 1992, *Backlash. The Undeclared War against American Women*, New York, Anchor Books; en français: *Backlash, la guerre froide contre les femmes*, Paris, Éditions des femmes, 1993.
- FALUDI, S., 2000, *Stiffed. The Betrayal of the American Man*, Londres, Vintage.
- FRÉMEAUX, P., n.d., « Pour la parité dans les toilettes », <https://www.inegalites.fr/Pour-la-parite-dans-les-toilettes>
- GOFFMAN, E., 1977, *L'arrangement des sexes*, Paris, La Dispute.
- GUIONNET, C. et E. NEVEU, 2004, *Féminins/masculins, sociologie du genre*, Paris, A. Colin.

- GUMUCHIAN, H., 2004, « Genre et territoire dans la géographie française: un silence qui interroge », dans S. Louargant (dir.), « Genre et territoire: regards croisés de la Méditerranée à l'Afrique », *Montagnes méditerranéennes*, no 19, p. 13-14.
- HANCOCK, C., 2002, « Genre et géographie: les apports des géographies de langue anglaise », *Espace, populations, sociétés*, 2002-3, p. 257-264.
- HANCOCK, C., 2004a, « L'idéologie du territoire en géographie: incursions féminines dans une discipline masculiniste », dans C. Bard (dir.), *Le genre des territoires, féminin, masculin, neutre*, Angers, Presses de l'université d'Angers, p. 165-174.
- HANCOCK, C. 2004b, « Genre et accès à l'espace public en Turquie », dans S. Louargant (dir.), « Genre et territoire: regards croisés de la Méditerranée à l'Afrique », *Montagnes méditerranéennes*, no 19, p. 71-74.
- LÉVY, J. et M. LUSSAULT, 2003, *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin.
- LOUARGANT, S., 2002, « De la géographie féministe à la *gender geography*: une lecture francophone d'un concept anglophone », *Espaces, populations sociétés*, 2002-3, p. 397-410.
- MEMBRADO, M. et A. RIEU, 2000, *Sexes, espaces et corps. De la catégorisation du genre*, Toulouse, Éditions universitaires du Sud.
- PIVETEAU, J.-L., 1996, « Notre territorialité n'est-elle pas essentiellement masculine? », *Géographie et cultures*, no 20, p. 69-80.
- WELZER-LANG, D., 2000, *Nouvelles approches des hommes et du masculin*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail.

NOTES

1. On se réjouira de noter qu'elles sont désormais trop nombreuses pour être recensées exhaustivement dans l'espace limité qui nous est imparti ici.
2. Voir aussi par exemple l'article de M. Blidon, "La dernière tasse", <https://www.espacestemp.net/articles/la-derniere-tasse/>
3. Ainsi de nombreuses chercheuses rapportent des situations où elles ont été, sur des terrains étrangers, considérées comme "hommes honoraires" et non comme femmes, à cause de leur statut professionnel.

AUTEURS

FRANCINE BARTHE-DELOIZY

Université d'Amiens

CLAIRE HANCOCK

Université Paris XII